

quemment toujours dans le vrai. Ils savent s'isoler tout-à-fait lorsqu'ils sont en scène, et paraissent ne pas s'apercevoir qu'on les regarde. Le public lui-même peut se croire le témoin indiscret de leurs jeux auxquels ils semblent se livrer bien plus pour eux que pour le spectateur.

C'est sans doute ce naturel et cette vérité d'expression qui ont valu à M. Camprubi et à M^{lle} Dolores Séral plusieurs récriminations lancées par des personnes d'une prudence bien sévère. Mais une telle critique tombe impuissante avant d'atteindre, autrement ne serait-ce pas reprocher à un artiste de rendre la grâce par trop de grâce, l'amour par trop d'amour, la passion par trop de passion !

M. Camprubi et M^{lle} Dolores ont exécuté successivement *l'el jaleo de jeres*, *le pas styrien*, *la cachucha* et *la danse aragonaise*. Toutes ces danses sont empreintes du cachet de la molle Espagne, mais le *pas styrien* est, sans contredit, celle qui mérite le plus d'éloges. Il est impossible de rien voir d'aussi gracieux, d'aussi délirant ; on a peine à concevoir autant de souplesse dans les muscles, autant de grâce dans ces nœuds qui se forment, se resserrent et se multiplient comme les anneaux flexibles d'une chaîne sans fin.

Après cela, si l'on nous demande ce que peuvent gagner les mœurs à de tels spectacles, nous répondrons : que si l'on interdisait chez nous la danse espagnole, il faudrait supprimer aussi la danse de nos théâtres, car cette dernière est encore plus corruptrice que l'autre.

STANISLAS CLERC.